

## **Tout est lié : pour un engagement chrétien dans l'Église et la cité**

Chers amis,

Merci de votre invitation.

Je suis heureux d'être avec vous ce matin, pour cette journée qui rassemble des groupes différents par leur histoire, leur sensibilité, leur ancrage, mais unis par une même intuition : « la foi chrétienne ne nous retire pas du monde, elle nous y envoie ». Elle ne nous dispense ni de la terre, ni des autres, ni de la vie commune. Elle nous y reconduit au contraire, avec un regard purifié, une responsabilité accrue et, espérons-le, un peu plus de souffle intérieur.

Car souvent, nous employons de beaux mots pour exprimer cela :

- Écologie intégrale.
- Bien commun. Engagement.
- Citoyenneté.
- Maison commune.

Ce sont de beaux mots, et comme tous les beaux mots, ils courent un risque. Celui de devenir des mots d'affichage. Des mots qui décorent admirablement une affiche de rencontre, mais qui peinent ensuite à nous déplacer, à transformer une habitude, à convertir un style de vie. Le réel a la cruauté charmante de demander davantage que des slogans.

Je crois que la question qui nous rassemble aujourd'hui pourrait être formulée très simplement : comment des chrétiens peuvent-ils servir le bien commun à la fois dans l'Église et dans la cité ? Et, dans cette tâche, qu'est-ce que l'écologie intégrale vient éclairer ? Qu'est-ce que la fragilité actuelle de la démocratie vient nous rappeler ?

Car il faut bien regarder les choses en face. Nous vivons un moment où deux inquiétudes se rejoignent.

- D'un côté, l'inquiétude écologique. Elle est désormais bien installée. Nous savons que nos modes de production, de consommation, de déplacement, de rapport à la terre, ne sont pas sans conséquences profondes.

- De l'autre côté, il y a une inquiétude démocratique. Le débat public s'abîme facilement dans la caricature, l'impatience, la défiance, la simplification brutale. La tentation du camp contre camp remplace souvent l'effort du discernement. On parle beaucoup, on écoute peu, et l'on confond parfois conviction et volume sonore. Cela n'est pas réservé à la vie politique nationale. On retrouve ces fragilités à tous les étages de la vie commune, jusque dans nos associations, nos communautés, parfois même nos paroisses. L'homme pécheur a décidément une belle constance de style.

Or je crois que ces deux crises ne sont pas étrangères l'une à l'autre. Elles ont une racine commune. Elles traduisent une difficulté à habiter ensemble un monde reçu comme un bien commun, et non comme un objet de captation. L'écologie intégrale nous rappelle que tout est lié. Ce n'est pas une formule commode, c'est un principe exigeant. Chez le pape François, cela signifie que l'on ne peut pas séparer la question de la création de celle des pauvres, ni la technique de l'éthique, ni l'environnement de la culture, ni les choix économiques de leurs conséquences humaines. Une écologie digne de ce nom ne s'occupe pas seulement des paysages : elle s'interroge aussi sur les liens sociaux, sur la dignité humaine, sur les plus fragiles, sur le sens même de notre présence au monde.

Et de façon parallèle, une démocratie digne de ce nom n'est pas seulement une mécanique électorale. Elle est une école de la limite, de l'écoute, de la médiation, du temps long. Elle suppose que nul ne possède à lui seul la totalité de la vérité ni le monopole du bien commun. Elle exige que nous acceptions de chercher ensemble ce qui est juste, possible, soutenable, bon pour tous, et pas seulement avantageux pour quelques-uns. « Fratelli tutti » rappelle avec force qu'une société vivante ne peut pas être construite sur le mépris, sur la fragmentation permanente, ni sur la seule addition d'intérêts concurrents. Elle demande une amitié sociale, ce qui est plus noble qu'une coexistence armée par communiqués interposés.

C'est ici que le mot de bien commun devient décisif. La tradition sociale de l'Église le définit avec précision : ce sont les conditions sociales qui permettent aux personnes, aux familles, aux groupes, d'atteindre plus pleinement leur accomplissement. Il ne s'agit donc ni du bien de la majorité contre les minorités, ni d'une moyenne élégante entre intérêts contradictoires. Il s'agit de ce qui rend possible une vie humaine vraiment digne, pour tous, spécialement pour les plus vulnérables. Cela suppose des institutions justes, des liens sociaux vivants, une attention aux pauvres, une responsabilité envers les générations futures, et donc aussi un rapport juste à la création.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'engagement chrétien ne peut pas se contenter d'être intérieur, ni simplement moral, ni purement individuel. Un chrétien ne peut pas dire : « Je prie, donc le reste ne me regarde pas. » Ce serait une spiritualité commode, et donc suspecte. Inversement, il ne peut pas non plus dire : « Je m'engage, donc la conversion du cœur devient secondaire. » Ce serait un activisme vite épuisé, souvent nerveux, et rarement fécond. L'engagement chrétien authentique tient ensemble la contemplation et la responsabilité, la prière et l'action, l'Église et la cité. Non pas parce qu'il faudrait courir partout avec une agitation sanctifiée, mais parce que l'Évangile touche l'homme entier et rejoint la vie réelle.

L'Église a ici une mission propre. Elle n'est pas appelée à devenir une chapelle partisane ni à fournir des consignes de vote. Elle a mieux à faire :

- former des consciences,
- rappeler des critères,
- soutenir le discernement,
- encourager les engagements,
- ouvrir des espaces de parole,
- rendre possible la rencontre là où la société se fragmente.

Elle doit aussi rappeler inlassablement quelques vérités simples :

- toute personne humaine a une dignité inaliénable,
- les biens de la terre ont une destination universelle,
- les pauvres ne sont pas un sujet annexe.
- La création n'est pas un stock mais un don,
- Le court terme n'est pas une sagesse.

Il me semble même que les communautés chrétiennes ont aujourd'hui un devoir particulier. Et c'est ici que je voudrais m'arrêter un instant sur ce que vous faites, vous qui êtes réunis aujourd'hui : des groupes paroissiaux, des équipes de lycée, des communautés engagées dans le label Église verte ou dans la démarche Laudato si'. Ce que vous tentez, modestement mais réellement, c'est de montrer qu'il est possible d'habiter autrement. Habiter autrement un territoire. Habiter autrement une paroisse. Habiter autrement une école. Habiter autrement une réunion. Habiter autrement un désaccord. Nous parlons souvent de transition écologique. Il faudrait parfois parler aussi de conversion relationnelle. Car on peut avoir trié ses déchets et maltraité toutes les personnes de son équipe. L'empreinte carbone peut baisser tandis que l'empreinte narcissique continue son expansion majestueuse.

L'écologie intégrale oblige à regarder la totalité du tissu vivant. Cela vaut pour les sols, l'eau, les paysages, bien sûr. Mais cela vaut aussi pour les relations humaines, le travail, l'éducation, le logement, la précarité, la transmission, la culture locale. Le pape François insiste sur cette dimension dans Laudato si' : « on ne sauvera pas la création en ignorant les pauvres, et on ne défendra pas l'homme en méprisant le monde où il vit. Tout est lié. » Cette formule ne devrait pas devenir un slogan de mug ou d'éco cup chrétien. Elle devrait devenir une méthode de discernement. Quand nous prenons une décision, qu'est-ce qu'elle produit sur les personnes, sur les plus faibles, sur le lien social, sur le territoire, sur le long terme ? Voilà des questions chrétiennes. Pas seulement techniques, pas seulement politiques : profondément chrétiennes.

Et cela nous conduit à la démocratie. Alors, pourquoi lier écologie et démocratie ? Parce qu'il n'y a pas d'écologie intégrale sans apprentissage du commun. Protéger une rivière, penser les mobilités, préserver des terres agricoles, accueillir dignement les plus fragiles, arbitrer entre

des besoins différents : cela demande de la délibération, de la participation, de la confiance, des institutions, du temps. La démocratie est imparfaite, lente, irritante parfois. Elle ressemble un peu à certaines réunions paroissiales : personne n'en sort totalement ravi, mais il vaut mieux qu'elle existe. Pourtant, sa fragilité actuelle devrait nous inquiéter. Car quand la démocratie s'affaiblit, le bien commun devient une proie plus facile pour les intérêts à court terme, les émotions manipulées, les logiques de domination. Or, l'écologie intégrale demande exactement l'inverse : une capacité collective à voir loin, à écouter large, à protéger ce qui n'a pas de lobby, à défendre ceux qui n'ont pas de puissance.

À l'issue des élections municipales, cette réflexion prend un relief particulier. Non pas pour nous inviter à entrer dans une compétition partisane, mais pour redonner du sérieux chrétien à la vie locale. Une commune n'est pas simplement une machine administrative. C'est un lieu concret de vie commune. On y décide de choses très incarnées : l'habitat, les transports, l'école, les espaces verts, l'accès aux services, la place des personnes âgées, la sobriété énergétique, la qualité des relations entre générations, entre habitants d'origines différentes. On y mesure très vite si le bien commun est une expression de brochure ou une vraie ligne de conduite. Les chrétiens ont là une responsabilité. Pas nécessairement celle d'être tous candidats, encore que certains puissent très légitimement s'engager ainsi. Mais celle d'être des citoyens adultes, lucides, capables de poser des questions justes, de résister aux simplismes, de soutenir ce qui sert réellement la vie commune.

Cela suppose un certain style spirituel. Car l'engagement chrétien dans la cité n'est pas une simple version croyante du militantisme. Il naît d'une manière de regarder le monde. Nous ne sommes pas propriétaires du réel. Nous en sommes les dépositaires, les gardiens, les serviteurs. La Genèse parle de cultiver et de garder. Non pas de posséder et d'épuiser. Servir le bien commun, c'est entrer dans cette logique de gardiennage fidèle. Cela vaut pour une commune, pour une école, pour une paroisse. Cela vaut aussi pour la démocratie elle-même. Une démocratie ne se possède pas, elle se sert. Une création ne se possède pas, elle se reçoit. Un peuple ne se manipule pas, il se respecte. Une terre ne se pille pas, elle se transmet.

Je crois que nos groupes, qu'ils soient paroissiaux, scolaires, associatifs, ont une vraie vocation à être des lieux d'apprentissage :

- Apprentissage de la sobriété, bien sûr.
- Apprentissage de l'attention au territoire.
- Apprentissage de la coopération.
- Apprentissage du débat paisible.
- Apprentissage aussi d'une joie non cynique (au sens antique du terme, c'est-à-dire qui appartient à l'école philosophique qui cherchait le retour à la nature en méprisant les conventions sociales, l'opinion publique et la morale commune).

Il faut le dire, car les chrétiens engagés sur ces sujets risquent deux maladies opposées.

- La première serait « l'angélisme décoratif » : tout va changer parce que nous avons organisé une belle journée avec de bonnes intentions et des éco-cups réutilisables. Ce serait un peu court.

- La seconde serait « le catastrophisme militant » : tout est perdu, tout est corrompu, il ne reste qu'à tout dénoncer avec une intensité croissante jusqu'à l'épuisement général. Ce n'est pas plus évangélique.

L'espérance chrétienne tient une ligne plus exigeante. Elle regarde lucidement les fractures, mais elle refuse de les idolâtrer. Elle croit qu'une conversion est possible, personnelle et collective. Pas magique. Pas instantanée. Mais possible.

Alors, que faire ? Je ne crois pas qu'il faille commencer par chercher des actions spectaculaires. Les choses fécondes commencent souvent plus humblement.

- Revoir la manière dont une paroisse gère ses bâtiments (trop de bâtiments vacants ou sous-utilisés, de projets pharaoniques).

- S'interroger sur la place des pauvres dans une démarche écologique, pour ne pas fabriquer une écologie réservée à ceux qui sont déjà à l'aise.

- Créer dans un établissement scolaire ou une communauté chrétienne des lieux de débat respectueux sur les enjeux locaux.

- Travailler avec des élus, des associations, des acteurs du territoire, sans naïveté mais sans esprit de citadelle.

- Apprendre à relier davantage la liturgie, la catéchèse, la doctrine sociale et la vie concrète (Messe de la création par exemple).

- Former des chrétiens qui ne soient ni des techniciens sans âme, ni des dévots sans prise sur le réel. L'équilibre est rare. C'est une raison de plus pour le chercher.

Au fond, l'enjeu est peut-être celui-ci : pouvons-nous redevenir des artisans de confiance ? Non pas des naïfs, mais des artisans de confiance. Des hommes et des femmes capables de faire exister autour d'eux :

- un peu plus de parole vraie,
- un peu plus de responsabilité partagée,
- un peu plus de sobriété heureuse,
- un peu plus de souci des plus fragiles,
- un peu plus de goût pour la vie commune.

Il y a là une tâche chrétienne majeure. Peut-être moins brillante que certaines indignations du moment, mais infiniment plus utile.

Je termine, rassurez-vous.

Dans votre invitation, il était question de notre engagement chrétien dans l'Église et dans la cité. Il faut refuser de les opposer. Si l'Église nous détourne de la cité, elle trahit sa mission. Si la cité nous fait oublier la source spirituelle de notre engagement, nous nous desséchons. Le chrétien est envoyé au monde, non pour s'y dissoudre, ni pour le dominer, mais pour y servir.

- Servir quoi ? Le bien commun.

- Servir qui ? D'abord les plus vulnérables.

- Servir comment ? Avec une liberté intérieure, une charité politique au sens noble, une attention à la création, une patience démocratique, et cette conviction très simple que « le monde n'est pas à prendre mais à recevoir ».

L'écologie intégrale et la démocratie se rejoignent peut-être précisément là : elles nous rappellent toutes deux qu'aucune vie humaine ne se sauve seule, qu'aucun territoire ne s'habite contre les autres, et qu'aucun avenir ne se construit sérieusement sans sens de la limite, de la relation, de la transmission et du bien commun.

Ce programme est vaste. Il a même l'élégance des tâches qui ne seront jamais tout à fait terminées. Mais c'est sans doute le signe qu'il vaut la peine d'y donner sa vie.

Alors pour conclure, sache que tout ce que je viens de dire aurait pu tenir en une minute. Voici un passage (oublié ?) du livre du prophète Michée (6,8) : « Homme, je t'ai fait connaître ce qui est bien, ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que respecter la justice, aimer la miséricorde, et t'appliquer à marcher avec ton Dieu. »

Écrit il y a 2700 ans, c'est étonnamment moderne. En effet, nous retrouvons là trois exigences, dans l'ordre exact de mon propos : le bien commun (justice), le souci des fragiles (miséricorde), l'enracinement spirituel (marcher humblement avec Dieu). Cette citation « contient » le mieux la totalité de mon propos en une seule phrase.

Kerguenec le 28 mars 2026  
Loïc Le Huen, Vicaire Général